

La philosophie entre survie et persécution dans *Hayy Ibn Yaqdhan d'Ibn Tufayl* et printemps arabe

Chokri Mimouni
Université Rennes 2,
EA 3427, Erimit



Synergies Monde arabe n° 8 - 2011 pp. 33-41

Résumé : Il s'agit de rendre hommage à tous les mouvements pacifiques qui ont su faire face aux pires tyrannies à travers monde. Qu'il s'agisse des philosophes du Moyen-âge ou de la jeunesse arabe actuelle, c'est d'un commun accord de révolte pour la dignité et pour la liberté de penser. Armés du seul libre pensé, ils ont su déstabiliser les lois de la pensée unique qui a battu sa tente dans le monde arabe depuis fort longtemps. Ibn Tufayl, philosophe du XIII^{ème} siècle, dont l'ouvrage a suscité l'intérêt des plus grands esprits des siècles des lumières, tel que Spinoza, J.J. Rousseau et autres, nous a laissé une œuvre magistrale dans laquelle seul l'esprit humain est porté au sommet de la gloire. Les artisans de la «révolution du jasmin» ont fait en sorte que l'exhalaison de leur mouvement embaume le monde entier par la fraîcheur de leur esprit, avec un art et une manière exemplaires. Un rapprochement était donc inévitable pour montrer que l'esprit arabe a toujours été animé par un idéal de sagesse prônant une philosophie de vie qui va avec l'intérêt de l'homme, contre toute forme d'oppression.

Mots-clés : Moyen Age ; Religion ; Sagesse ; philosophie

Abstract: It is a question of paying tribute for all the peaceful movements which knew how to face the worst tyrannies through the world. That it is about philosophers of the middle Ages or about the current Arabic youth, it is unanimously of revolt for the dignity and for the freedom to think. Armed with freedom of conscience, they knew how to destabilize the laws of the unique thought which settle down in the Arabic world for a very long time. Ibn Tufayl, philosopher of the XIIIth century, whose work aroused the interest of the biggest spirits of Age of the Enlightenment, such as Spinoza, J.J. Rousseau and other, left us a masterful work in which only the human mind is carried at the top of the glory. The craftsmen of the «revolution of the jasmine» made so that the exhalation of their movement embalms the whole world by the freshness of their spirit, with one exemplary art and a way. A link was thus inevitable to show that the Arabic spirit was always led by an ideal of wisdom lauding a philosophy of life which goes with the interest of the man, against any shape of oppression.

Keywords: Middle Age, religion, philosophy, wisdom

La philosophie a toujours prôné un art de vie qui va plus avec l'intérêt de l'être humain qu'avec les lois édictées par le pouvoir en place, surtout lorsque celles-ci servaient à garantir les privilèges d'une infime minorité au dépend du bien

de tous les administrés. Rien ne prévalait ni sur la dignité humaine ni sur la libre pensée chez les libres penseurs, les philosophes. Qu'il s'agisse de Socrate, de Fârâbî ou d'Averroès, à titre d'exemple, c'est à une société idéale et à une reconsidération de la condition qu'il nous invite. "La révolution du Jasmin", est le symbole même du rejet d'un système de pensée unique. Dans une société où s'entremêlaient justice et injustice, liberté et servitude, dominant-dominé, elle a su redorer le blason des anciens sages, en appelant à un monde encore plus humaniste. L'ampleur du prix payé par les artisans de cette révolution n'est que proportionnel du désarroi des populations sous le joug de la persécution et de la dictature. C'est pourquoi la pensée libre, en particulier la philosophie, n'a jamais été réellement la bienvenue dans aucune société humaine et encore moins en terre d'islam.

Ceci est dû de prime abord à l'essor de l'islam, lequel se voulait concurrencer ce qui le précédait et s'imposer comme une "philosophie" au sens antique du mot, c'est-à-dire comme un mode et un choix de vie impliquant une certaine attitude. L'héritage rationnel grec et les discours philosophiques du platonisme et de l'aristotélisme sont ramenés par l'islam au rang d'un simple matériel conceptuel utilisable dans les controverses théologiques. La philosophie mise au service de la théologie, n'était plus qu'un discours théorique². Ce qui n'a pas empêché les philosophes de développer, chacun à sa manière, un système philosophique pour traiter de tout ce qu'ils estimaient important à leurs yeux, surtout des problèmes de leur société respective. Toute cette originalité philosophique va s'effondrer, cependant, à la suite de la condamnation avancée par les critiques contemporaines puisque, pour beaucoup, cette philosophie, tributaire de la théologie, ne dépassa pas l'étude de l'ésotérique dans son rapport avec l'exotérique.

Tout l'effort du premier philosophe en terre d'islam, Al-Kindî (m. 873) s'est trouvé fustigé par les propos de H. Corbin quand il disait « qu'il était guidé par le sentiment d'un accord fondamental entre la recherche philosophique et la révélation prophétique. »³ Le grand Averroès (m. 1185) aurait déployé, selon E. Gilson, « un effort original pour délimiter avec précision les rapports de la philosophie et de la religion »⁴ et les exemples sont multiples pour dire que c'est toujours d'un commun accord que les historiens de la philosophie reconnaissent cette particularité des penseurs musulmans. La situation socio-économique subie par le monde actuel associée à la poussée de l'extrémisme, du politique d'un côté et du religieux de l'autre, rendaient la pensée affranchie de ces penseurs libres prisonnière, peu ou prou, de ce jugement précoce et totalement dépendant de la religion. Même la «révolution du jasmin», dont les graines ont essaimé dans tout le monde arabe ou presque était considéré, par certains, comme le produit d'un conflit politico-religieux et non comme une lutte contre l'extinction de la pensée libre et de la dignité.

En réalité, les philosophes eux-mêmes étaient complices de ce jugement. Craignant les persécutions des juristes, des théologiens et du pouvoir politique, ils consacraient une partie de leurs œuvres à des préoccupations philosophico-religieuses pour éviter la persécution et l'exécution et s'entourer, ainsi, d'une certaine immunité. Mais là encore, c'est avec circonspection qu'il faut

étudier leurs œuvres, et qu'il faut en particulier tenir compte du contexte socio-politique dans lequel a vécu chaque philosophe, avant de conclure à un accord entre religion et philosophie, même si cet accord semble inévitable. En effet, c'est pour avoir négligé cette donnée fondamentale qu'on a mis de côté l'originalité d'Averroès du moins dans ses commentaires d'Aristote, effort considérable qui lui valut le titre de commentateur par excellence en Occident latin⁵ ou que l'unique ouvrage de philosophie d'Ibn Tufayl⁶, connu en Occident latin sous le nom d'Abubacer (m. 1185), *Hayy b. Yaqzân*⁷, sur lequel nous reviendrons plus bas, est considéré, par beaucoup, comme une illustration du problème de l'accord entre religion et philosophie : « La fin primordiale qu'Ibn Tufayl se propose d'obtenir dans sa *Risâla*, dit Angel Gonzales Palencia, fut de résoudre la grave question de la relation entre la religion, principalement la religion musulmane et la philosophie, telle que l'entendaient les savants philosophes, c'est-à-dire les penseurs musulmans qui héritaient de la tradition grecque, aristotélico-platonicienne ».⁸

Pour cela, nous avons jugé peu prudent de continuer cette étude sans dresser au préalable une esquisse, si légère soit-elle, de la place des Ulémas dans la cité musulmane et en particulier en Espagne avant de parler de l'originalité des philosophes dans le traitement des maux de la société et la manière avec laquelle ils procédaient. Car dans la fragilité de la juridiction concernant le califat, les Ulémas trouvaient leur compte pour avoir une place de prestige, sur le même piédestal que le calife, si ce n'est plus comme nous allons le voir.

1. Les Ulémas

Les Ulémas ou docteurs de la loi formaient à l'origine un réseau de chercheurs reconnus pour leur sérieux et qui s'est détaché petit à petit du pouvoir religieux qui tiraillait entre des exigences contradictoires, à l'aube de l'état musulman. Dans cette société qui cherchait encore ses repères, de plus en plus de gens allaient s'en remettre aux Ulémas pour qu'ils leur prescrivent le remède d'une bonne attitude, d'un bon comportement fidèle à l'esprit de l'islam. Plus particulièrement en Espagne musulmane, *al-Andalus*, l'Uléma représentait donc une figure propre au monde arabe. D'une part il était le gardien d'un savoir religieux. De l'autre, il ne pouvait être comparé, dans l'organisation religieuse du monde chrétien, ni à un prêtre ni même à un pasteur protestant. Ce titre n'avait cependant rien d'officiel et il n'était donc pas nécessaire de faire des études pour faire partie de ce cercle fermé. Une reconnaissance d'un certain savoir par ses semblables suffisait pour revêtir la toque d'Uléma. La médiation entre les citoyens, entre la populace et le pouvoir était la fonction principale d'un Uléma qui n'était pas pour autant nommé par le pouvoir. Mais dans une société rongée par les guerres intestines, par la course au pouvoir, il s'agissait là d'un équilibre parfois fragile. Ainsi, nous pouvons voir les Ulémas, par moment, en parfaite harmonie avec le pouvoir, lorsqu'ils jugent l'aliénation comme nécessaire, et par d'autres, se retourner contre ce même pouvoir, parfois, comme guide suprême lors d'une rébellion par exemple, lorsque leurs intérêts sont mis en jeu.

C'est cette autonomie qui explique donc les liens tissés avec la société. Elle explique par la même occasion la méfiance, voire l'inimitié, entre eux et certains princes qui se voyaient censurer au nom de la religion parce qu'ils étaient aux antipodes de leur exigence. Et tous ceux qui s'immisçaient sur leur terrain n'y échappaient pas y compris les philosophes. L'enseignement des philosophes est hérésie par ce qu'ils appellent à la sagesse sur la base de fondements purement rationnels. A leurs yeux, dans son adoption de l'idée que la raison humaine pouvait avoir un accès direct à la vérité, la philosophie est dangereuse pour la religion même si certains d'entre eux reconnaissaient que l'usage de la raison pouvait être utile pour mieux appréhender la parole révélée, sans plus. Seule la parole de Dieu demeure source de Vérité. Cette situation prévalait dans tout le monde arabo-musulman, là où l'islam a battu sa tente pour s'installer, en Orient comme en Occident. A titre d'exemple, lorsque les oppositions entre les sultans seljoukides entraînèrent des crises intestines graves vers 1095, Al-Gazâlî⁹ (m. 1111), défenseur farouche de l'islam sunnite face au chi'isme et à la philosophie, prétextant la maladie, entreprend une série de voyages politiques forts actifs, à la quête d'un système de pensée qui pourrait rallier les différents courants de l'époque. Dans son ouvrage *L'incohérence des philosophes*, avant même de quitter Bagdad, il dénonce l'activité perverse de la philosophie tant décrié par l'orthodoxie pour ses conséquences dévastatrices et soutient par là même l'action de cette dernière. Il y souligne l'incapacité de la raison à atteindre la vérité. Il y relève plusieurs points sur lesquels les opinions des philosophes sont condamnables par la pensée unique sunnite et que ces derniers doivent être considérés comme infidèles. Rappelons qu'il retient tout de même de la philosophie toutes les sciences exactes, la réflexion, les raisonnements juridiques, etc. Entre philosophes et Ulémas, c'est une lutte d'influence qui commence au IX^{ème} siècle sous le calife Al-Ma'mûn¹⁰ (m. 833). Elle durera jusqu'à la fin du XII^{ème} siècle. Pendant ces quatre siècles, la philosophie fait des pas de géant en laissant, de temps à autre, des martyrs sur le champ de bataille. Suhrawardî¹¹ (m. 1191) ou Avempace¹² (m. 1138), pour ne citer que ces deux philosophes, n'avaient pas eu la chance d'Averroès d'échapper à la mort : Suite à la vindicte religieuse, ils furent exécutés respectivement, en Iran et à *al-Andalus*, à l'âge de 36 ans. Et si Averroès a pu échapper de justesse à la mort, il fut tout de même écarté de la scène politique et emprisonné à Marrakech pendant quelques années malgré son amitié incontestée avec le prince Almohade qui régnait à l'époque sur l'Espagne musulmane. Il avait même assisté en personne à l'acte barbare de voir ses livres brûlés suite au verdict taillé de toute pièce, par les Ulémas.

Malgré cela, les philosophes, animés par un idéal de justice, refusant d'exercer des fonctions subalternes et conscients aussi bien de la corruption politico-religieuse que de la dépravation des mœurs qui régnaient dans leurs sociétés respectives, se renfermèrent sur eux-mêmes et assimilèrent, chacun de leur côté, une éthique philosophique garantissant la liberté de l'homme et de la société.

C'est le cas d'Ibn Tufayl qui eut l'ingéniosité de parler philosophie et d'exprimer ses idées dans un récit original dont on a peu ou pas d'écho dans la société arabo-musulmane à l'époque et dont l'importance se révèle de nos jours.

2. De la persécution à la production originale

Il s'ensuit de tout ce qui précède qu'Ibn Tufayl va donner naissance à une technique particulière d'écriture et par conséquent à un type particulier de littérature, dans lequel la vérité sur toutes les questions cruciales est présentée exclusivement entre les lignes. Ce genre d'écrit s'adresse, non pas à tous les lecteurs, mais seulement au lecteur intelligent et digne de foi. C'est pourquoi il a effectivement rédigé son unique ouvrage, *Hayy b. Yaqzân*, sous la forme d'une lettre adressée à un ami. Il s'agit par là d'un genre d'écrit qui se rapproche le plus d'une conversation confiante qu'est la correspondance privée avec un ami proche, cultivant le secret et garantissant l'intimité. A une époque où le droit à philosopher était bafoué, il a privilégié ainsi un enseignement à mi chemin entre la communication orale, légale et confiante, et la communication par écrit, mal convenue et proscrite. Par la même occasion, il sut préserver tous les avantages de la communication privée sans avoir à subir le revers de la médaille, l'exil ou l'exécution avec la conscience de ne pas avoir violé la loi des théologiens, l'interdiction de parler philosophie sur la scène publique, et de protéger la confiance.

Conscient donc de cette étrangeté de la philosophie et du manque de liberté de penser à son époque et dans son entourage, il répond à son commanditaire en ces mots, dans une missive garantissant l'intimité : « Tu désires connaître cette chose suivant la méthode des hommes qui s'adonnent à la spéculation ; et c'est là (que Dieu t'honore de sa familiarité !) une chose de nature à être consignée dans les livres et exprimée par des mots. Mais elle est plus rare que le soufre rouge surtout en cette contrée où nous vivons ; car elle y est tellement étrangère qu'à peine un seul homme après un autre en recueille-t-il quelques parcelles. Encore ceux qui en ont recueilli quelque peu n'en ont-ils parlé aux gens que par énigme, vu que la religion orthodoxe, la Vraie Loi, défend de s'y consacrer entièrement et met en garde contre elle ». ¹³ En outre, Ibn Tufayl a trouvé l'astuce d'exprimer ses idées à travers la bouche d'un enfant doublement allogène : vis-à-vis du vulgaire du fait de ses idées associées à son comportement et vis-à-vis des animaux du fait de son appartenance à l'espèce humaine.

2-1. Histoire du récit

A travers l'histoire de Hayy, le héros de son récit, Ibn Tufayl va dévoiler la différence entre la connaissance intuitive, fruit de l'extase mystique, et la connaissance intellectuelle, résultat du raisonnement. Bien qu'elles aboutissent toutes deux au même but, la deuxième, à elle-seule, aura l'admiration et les honneurs. ¹⁴ Pour accomplir cette tâche de la manière la plus heureuse possible, Ibn Tufayl invente une histoire où l'intrigue et le suspense ne manquent pas, du début jusqu'à la fin : sur une île déserte de l'Inde, située sur l'équateur, et du fait de conditions de milieu particulièrement favorables, du sein de l'argile en fermentation, un enfant naît sans père ni mère. Selon une autre version, l'enfant a été apporté par un courant marin, en un coffre que la mère a dû confier aux flots pour soustraire son enfant à la mort. Ensuite, il est adopté par une gazelle qui était à la recherche de son faon. Elle l'allait, satisfait ses

besoins alimentaires et lui sert de mère, à proprement parler. Il grandit, observe et réfléchit. Etant doué d'une intelligence supérieure, il arrive à subvenir à tous ses besoins et découvre les plus hautes vérités physiques et métaphysiques par le double usage de l'observation et du raisonnement. Il aboutit ainsi à un système philosophique, celui des *Falâsifa*, qui le conduit à chercher dans l'extase mystique l'union intime avec Dieu, détenteur de la plénitude de la science et de la félicité souveraine éternelle. Pour cela, plusieurs étapes lui sont nécessaires ; il se retire dans une caverne où il arrive à jeûner pendant quarante jours consécutifs ; il s'entraîne à séparer son intellect du monde extérieur et de son corps par la contemplation du divin. A ce moment là, il entre en contact avec Absal, un naufragé sur l'île. Celui-ci symbolise l'homme de religion, en quête de la Vérité. Après avoir connu l'histoire de cet intrus et surtout celle du prince de l'île d'où il venait, Salaman, il comprit qu'ils avaient, tous deux, les mêmes connaissances, ou presque, et surtout qu'ils détenaient, chacun à sa manière, la même vérité. L'échec de la communication de Hayy avec le peuple de Salâmân, quand il l'a rencontré sur l'invite d'Absal, montre bien que le philosophe, celui qui atteint les vérités par la raison, se sent allogène à la société dans laquelle il vit. Cet échec n'a fait qu'accentuer son désir de rejoindre son île, le monde de la méditation, et accentuer son désir pour la solitude. Ibn Tufayl montre ainsi que seule la voie de la spéculation philosophique associée à l'abandon des passions permet de parvenir à la perfection. La religion est considérée comme typique au vulgaire, à la masse ; Elle n'est pas la seule voie qui mène à la Vérité.

En récapitulatif, le lecteur non averti remarquerait de façon explicite qu'Ibn Tufayl conçoit déjà la naissance de son héros, Hayy b. Yaqzân, selon deux hypothèses différentes, sur le ban de la pensée libre, à l'écart des fondement du dogme religieux.

Toute cette histoire fait suite à un prélude dans lequel l'auteur expose excellemment un bref aperçu sur l'histoire des grands courants philosophiques qui l'ont précédé et qui avaient encore cours, d'une manière ou d'une autre, à son époque. Ceci pour dire à quel point Ibn Tufayl apparaît comme une encyclopédie ambulante, comme le gardien de la cité de la sagesse. Par conséquent, le lecteur ne devra négliger aucun détail, aucun mot et aucune notion sous peine de réduire le récit à un conte populaire sans portée profonde et de porter un jugement hâtif qui risque de renvoyer le lecteur dans l'impasse. Voilà, en bref, la spécificité et la différence de cette philosophie qu'Ibn Tufayl entend nous exposer dans son récit philosophique : Elle se garde de mettre la philosophie sous le boisseau de la théologie ou de la religion.

De tous les philosophes arabo-musulmans, Ibn Tufayl paraît celui qui a le plus marqué les esprits de l'Occident latin en ayant pourtant qu'un seul récit philosophique à son actif. Les éloges qui lui étaient adressées dans le monde chrétien, comme nous allons le voir dans ce qui suit, n'ont fait qu'accentuer l'intérêt que l'on peut y porter.

2-2. Impact du récit

L'opinion dominante sur la réussite de ce récit philosophique pouvait être résumé en ce que Leibnitz rapporta lui-même : « Les Arabes ont eut des philosophes, dont les sentiments sur la divinité ont été aussi élevés que pourraient être ceux des plus sublimes philosophes chrétiens. Cela se peut connaître par l'excellent livre du philosophe Autodidacte, que M. Pocock a publié de l'arabe ». ¹⁵ Les premières éditions anglaises d'Ibn Tufayl vers la fin du XVI^{ème} siècle et le début du XVII^{ème} siècle, semblaient avoir influencé Defoe pour rédiger son *Robinson Crusoe*. Robinson Crusoe évoluant en solitaire a pu se découvrir lui-même et découvrir Dieu par une sorte d'intelligence pratique. En outre, il devait rester vingt-huit ans sur l'île avant de rejoindre son pays natal. Cette durée en question est un multiple de sept, chiffre symbolique qui commande les intervalles de l'évolution même de Hayy b. Yaqzân. Une seule différence persiste cependant : le héros de Defoe, à son arrivée sur l'île, a hérité de tous les outils qui se trouvaient sur le bateau naufragé et s'est efforcé de mener une vie aussi semblable que possible à celle qu'il avait déjà connue. Ce livre de Defoe que J. J. Rousseau (m. 1778) considérait comme le seul digne d'être mis entre les mains d'un enfant avant sa quinzième année, est devenu un des classiques de la littérature enfantine. Par ailleurs, il en est un autre qui se rapproche pour beaucoup de l'œuvre d'Ibn Tufayl. Il s'agit de *Robinson Crusoe le jeune* de Campe (m. 1818) dont le héros se livre à la même démarche rationnelle que celui d'Ibn Tufayl. Avec cet ouvrage, entre autres, Joachim Heinrich Campe fut considéré comme une notoriété dans le domaine des sciences de l'éducation et de la pédagogie, en Allemagne.

Ils ont tous confirmé, donc, le contenu positif donné par Ibn Tufayl à la notion de liberté de penser. Celle-ci apparaît comme une condition indispensable pour atteindre la connaissance et l'Absolu, sur la voie de la sagesse. C'est à propos de cette autodidactique que Leibnitz avait attiré l'attention des lecteurs sur la signification que l'on pourrait accorder à ce traité d'éducation naturelle.

En évoquant ces rapprochements entre *Hayy b Yaqzân* et la philosophie occidentale notre intention, loin d'établir une stérile statistique en faisant le décompte des éloges exprimés, est de montrer l'importance de *Hayy b Yaqzân* à travers la multitude de sujets qu'il traite.

Les époques qui suivirent n'ont fait que rendre hommage à Ibn Tufayl qui a su dévoiler l'esprit humain de la plus belle manière. Un esprit libre qui sut de lui-même la voie de la justice sociale, de la sagesse ainsi que le fondement de la religion. C'est ainsi que Ibn Tufayl contribua à l'édification de l'âge des lumières, lesquelles lumières certaines dictatures voulaient éteindre à tout prix négligeant que la stabilité de la cité, la parfaite harmonie entre le législateur et ses sujets ainsi que le bien collectif ne pouvaient exister sans le bien-être de l'individu. Et la libre pensée demeure le seul garant de la félicité.

Sur les traces d'Ibn Tufayl, la jeunesse à la tête du printemps arabe était donc animée par le devoir de libérer l'homme et par la même occasion la société. Et seule une nécessité urgente dont l'enjeu était général, et non pas

un besoin personnel ou privé, peut avoir conduit Ibn Tufayl et cette jeunesse là à violer une interdiction explicite. Seule la nécessité de venir en aide à son commanditaire, de sauver l'espèce humaine peut avoir fait qu'Ibn Tufayl ne s'y soit pas conformé. Seule la liberté de penser associée à la dignité peut avoir fait que la jeunesse a bravé les interdits et accepté de s'aventurer sur un terrain miné. Face à l'entêtement du pouvoir, ils se sont adressés à l'esprit libre. Il incombe à l'opinion, plus qu'au pouvoir, de proclamer les droits de l'homme et de mettre au premier rang de ce droit le bien-être qui implique la liberté et la dignité de l'être humain et nulle contrainte en toute chose.

Notes

¹ Philosophe arabe du XII^{ème} siècle, conseiller et médecin privée du prince Almohade Abû Yaqûb Yûsuf en Espagne musulmane. Outre *Hayy b. Yaqzân*, il a écrit en collaboration avec Averroès, un livre sur la médecine.

² Voir E. Gilson, *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris, 1944.

³ Voir H. Corbin, *Histoire de la philosophie islamique*, Paris, Gallimard, 1964, p. 219.

⁴ Voir E. Gilson, *La philosophie au Moyen-âge*, Paris, 1976, t. 1, p. 358.

⁵ L. Gauthier qui a dénié toute originalité philosophique à Averroès en disant : « Ibn Rušd [Averroes] n'a pas atteint, en philosophie la grande originalité ; mais il ne l'a pas cherchée, non plus qu'aucun de ses confrères, les *falasifa*-s musulmans, et moins encore qu'aucun d'eux ». L. Gauthier, *Ibn Rushd*, Paris, 1948, p. 257.

⁶ Ibn Tufayl naquit dans la première décennie du XII^{ème} siècle, à Guadix. Il fut un savant encyclopédiste, médecin, astronome, philosophe, poète et mathématicien. Il enseigna la médecine à Grenade. Il fut secrétaire et médecin du gouverneur de Ceuta et de Tanger, Abu Saïd fils de Abd al-Mumin fondateur de la dynastie Almohade. Ensuite, il occupa la place de médecin du souverain des deux continents Abû Yaqûb Yûsuf.

⁷ Outre deux ouvrages sur la médecine et un court poème sur l'âme, il s'agit ici de l'unique ouvrage de philosophie dans lequel l'auteur a transmis toutes ses connaissances en la matière.

⁸ Angel Gonzales Palencia, *Ibn tufayl, el filosofo autodidacto : Nueva traduccion espanola*, Madrid, 1948, p. 21.

⁹ Penseur musulman d'origine perse. Défenseur farouche de l'islam sunnite au point d'être surnommé preuve de l'islam, il a écrit un certains nombres d'ouvrages contre la philosophie et les philosophes dont le plus important fut *Tahafut al-Falasifa, L'incohérence des philosophes*.

¹⁰ Prince éclairé de la dynastie Abbasside. Il prit le pouvoir entre 813 et 833. Il était l'instigateur de l'édification de la Bayt al-Hikma, la maison de la sagesse, à Bagdad ; Une sorte d'un grand centre de traduction des œuvres grecques en particulier.

¹¹ Surnommé le martyr par ses amis, il était adepte de la philosophie illuminative. Sa mort fut en partie provoquée par sa condamnation par les docteurs de la loi sous le règne de Saladin en 578/1191. Malgré son amitié avec le gouverneur d'Alep de l'époque, le fils de Saladin, rien ne put le sauver de la vindicte de l'orthodoxie religieuse.

¹² Descendant d'une famille d'orfèvres, il était philosophe, médecin, astronome, géomètre, musicien et poète. Il est mort empoisonné. Son livre majeur fut *Tdbir al-Mutawahhid*, le régime du solitaire.

¹³ Voir L. Gauthier, *Hayy b. Yaqzân.*, Paris, 1983, p. 12.

¹⁴ « Voilà toutes les indications que je puis te donner présentement sur ce que vit Hayy dans cette station sublime. Ne demande pas d'en apprendre d'avantage par des paroles, car c'est à peu près impossible... », Voir L. Gauthier, *Hayy b. Yaqzân.*, Paris, 1983, p. 138.

¹⁵ Lettre à l'abbé Nicaise, 1697, in *Opera Omnia*, cité par R. Mercier, "Un précurseur arabe sur la philosophie du VIII^{ème} siècle", in *Revue de littérature comparée*, 23, 1949, pp. 41-56.

Bibliographie

Alain, De Libera. 1991. *Penser au Moyen-âge*, éd. du seuil, Paris.

Etienne, Gilson. 1944. *L'esprit de la philosophie médiévale*, Paris.

Etienne, Gilson. 1976. *La philosophie au Moyen-âge*, Payot, Paris.

Henri, Corbin. 1964. *Histoire de la philosophie islamique*, Gallimard, Paris.

Jean, Jolivet. 1995. *Philosophie médiévale arabe et latine*, J. Vrin, Paris.

Léon, Gauthier. 1948. *Ibn Rushd*, Paris.

Hayy b. Yaqzân 1983. 2^{ème} éd., Coll. Papyrus, Paris.